



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

DIEU, LE  
TOUT-VOYANT



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# DIEU, LE TOUT-VOYANT

Sermon prêché le 14 février 1858  
Au Music Hall, Royal Surrey Gardens

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. Le grand fait déclaré . . . . .	2
2. Le grand fait déduit . . . . .	5

# Dieu, le Tout-Voyant

« Le séjour des morts et l'abîme sont devant l'Éternel ; combien plus les cœurs des fils de l'homme ! » (Pr 15.11).

Vous vous êtes souvent moqués de l'ignorance des païens qui se prosternent devant des dieux de bois et de pierre. Vous avez cité les paroles de l'Écriture et vous avez dit : « Ils ont des yeux et ne voient point ; ils ont des oreilles et n'entendent point » (Ps 115.5,6). Vous en avez donc conclu qu'ils ne pouvaient nullement être des dieux, puisqu'ils ne voient ni n'entendent ; et vous avez souri avec dédain des hommes qui peuvent ainsi avilir leur entendement jusqu'à faire de telles choses des objets d'adoration. Puis-je vous adresser une question — une seule ? Votre Dieu peut à la fois voir et entendre : votre conduite serait-elle, à quelque égard, différente si vous aviez un dieu tel que ceux que les païens adorent ? Supposez, fût-ce pour une minute, que Jéhovah, qui est adoré nominalement en ce pays, pût être — quoique ce soit presque un blasphème que de l'imaginer — frappé d'une telle cécité qu'il ne vît point les œuvres et ne connût point les pensées de l'homme : deviendriez-vous alors plus insouciant à son égard que vous ne l'êtes maintenant ? Je ne le crois point. Dans neuf cas sur dix, et peut-être dans une proportion bien plus grande et plus triste encore, la doctrine de l'Omniscience divine, quoique reçue et crue, n'a aucun effet pratique sur nos vies.

La plupart des hommes oublie Dieu : des nations entières, qui savent qu'il existe et croient qu'il les regarde, vivent comme s'il n'y avait point de Dieu. Marchands, cultivateurs, hommes dans leurs boutiques et dans leurs champs, maris au sein de leurs familles, et femmes au milieu de leurs maisons, vivent comme s'il n'y avait point de Dieu ; comme si nul œil ne les inspectait ; nulle oreille n'écoutait la voix de leurs lèvres, et nulle intelligence éternelle ne gardait continuellement le souvenir de leurs actes. Ah ! nous sommes pour la plupart des athées pratiques ; oui, tous, excepté ceux qui sont nés de nouveau et sont passés de la mort à la vie, quelles que soient leurs croyances, sont, après tout, athées dans la vie ; car s'il n'y avait point de Dieu et point d'au-delà, des multitudes d'hommes ne seraient nullement affectés par ce changement ; ils vivraient tels qu'ils vivent maintenant — leurs vies étant si pleines de mépris pour Dieu et ses voies que l'absence d'un Dieu ne pourrait les affecter en aucune grande mesure. Permettez-moi donc, ce matin, selon que Dieu m'y aidera, d'éveiller vos cœurs ; et veuille Dieu accorder que quelque chose de ce que je dirai chasse de vous une part de votre athéisme pratique. Je m'efforcerai de vous placer devant Dieu, le Tout-Voyant, et d'imprimer à votre grave considération ce fait redoutable : en toutes nos actions, en toutes nos voies, et en toutes nos pensées, nous sommes continuellement sous son œil observateur.

Nous avons, dans notre texte, d'abord un grand fait déclaré — « Le séjour des morts et l'abîme sont devant l'Éternel » (Pr 15.11a) ; nous avons ensuite un grand fait inféré — « Combien plus les cœurs des fils de l'homme ! » (Pr 15.11b)

## 1. Le grand fait déclaré

Nous commencerons par le grand fait qui est déclaré — fait qui nous fournit des prémisses d'où nous déduisons la conclusion pratique de la seconde proposition — « Combien plus les cœurs des fils de l'homme ! » (Pr 15.11). La meilleure interprétation que l'on puisse donner de ces deux mots, « séjour des morts » et « abîme », se trouve, je pense, dans une phrase qui pourrait être reformulée ainsi : « La mort et le séjour des morts sont devant l'Éternel ». L'état séparé des esprits des défunts, et la destruction — Abaddon, comme le dit l'hébreu, le lieu de tourment — sont l'un et l'autre, quoique pour nous solennellement mystérieux, suffisamment manifestes à Dieu.

1. Premièrement, le mot ici traduit par « séjour des morts » pourrait tout aussi bien être traduit par « mort », ou l'état des esprits des trépassés. Or, la mort, avec toutes ses solennelles conséquences, est visible devant le Seigneur. Entre nous et l'au-delà des esprits des trépassés est suspendu un grand nuage noir. Çà et là, le Saint-Esprit a pratiqué, pour ainsi dire, des fentes dans ce mur noir de séparation, au travers desquelles, par la foi, nous pouvons voir ; car il « nous les a révélées par l'Esprit » (1 Co 2.10), ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues » (1 Co 2.9), et que l'intelligence humaine ne saurait jamais embrasser. Pourtant, ce que nous savons n'est que fort peu. Quand les hommes meurent, ils passent au-delà du domaine de notre connaissance : tant quant au corps que quant à l'âme, ils vont au-delà de notre entendement. Mais Dieu connaît tous les secrets de la mort. Divisons-les en plusieurs parties, et énumérons-les.

Dieu connaît les lieux d'ensevelissement de tout son peuple. Il prend note aussi bien du lieu de repos de l'homme enterré sans tombe et seul que de celui au-dessus duquel on a élevé un puissant mausolée. Le voyageur qui tomba dans le désert aride, dont le corps devint la proie du vautour et dont les os blanchirent au soleil — le marin qui fit naufrage loin au large, et sur le cadavre duquel nul thrène ne fut jamais chanté, sinon les hurlements des vents et le murmure des vagues sauvages — les milliers qui ont péri dans la bataille, innombrés et inaperçus — les nombreux qui sont morts seuls au milieu de forêts lugubres, de mers glacées et de tempêtes de neige dévorantes — tous ceux-là, et les lieux de leur sépulture, sont connus de Dieu. Cette grotte silencieuse au sein de la mer où les perles gisent dans les profondeurs, où maintenant dort le naufragé, est marquée par Dieu comme le lieu de mort de l'un de ses rachetés ; ce lieu sur le flanc de la montagne, le profond ravin où le voyageur tomba et fut enseveli dans une congère, est marqué dans la mémoire de Dieu comme le tombeau de l'un de la race humaine. Nul corps d'homme, quel qu'ait été son sort, enseveli ou non enseveli, n'a passé au-delà du domaine de la connaissance de Dieu. Béni soit son nom, si je viens à mourir et à reposer là où dorment les rudes aïeux du hameau, dans quelque coin délaissé du cimetière, je serai connu tout aussi bien, et je ressusciterai tout aussi bien, reconnu par mon Père

glorieux, que si j'avais été enseveli dans la cathédrale où des forêts de piliers gothiques se dressent fièrement, et où les chants de myriades saluent perpétuellement les hauts cieux. Je serai connu tout aussi bien que si j'y avais été enterré avec une pompe solennelle, et enseveli avec musique et redoutables solennités ; et je serai reconnu tout aussi bien que si l'on avait élevé à ma mémoire le trophée de marbre et la colonne fameuse ; car Dieu ne connaît point une telle chose que l'oubli des lieux d'ensevelissement de ses enfants. Moïse dort en quelque lieu qu'aucun œil n'a vu. Dieu lui enleva l'âme d'un baiser, et il l'ensevelit où Israël ne put jamais le trouver, quoiqu'ils aient pu le chercher. Mais Dieu sait où Moïse dort ; et s'il sait cela, il sait où sont cachés tous ses enfants. Vous ne sauriez me dire où est le tombeau d'Adam ; vous ne pourriez m'indiquer la couche d'Abel. Quel homme est capable de découvrir le tombeau de Mathusalem et de ces habitants longévifs du temps d'avant le déluge ? Qui dira où repose maintenant, dans la foi, le corps jadis chéri de Joseph ? L'un de vous peut-il découvrir les tombeaux des rois, et marquer l'endroit précis où David et Salomon reposent dans une grandeur solitaire ? Non, ces choses se sont effacées du souvenir des hommes, et nous ne savons point où sont enterrés les grands et les puissants d'autrefois ; mais Dieu sait, car la mort et le séjour des morts sont à découvert devant le Seigneur.

Et encore, de plus, non seulement il connaît le lieu où ils furent ensevelis, mais il est au fait de l'histoire de tous leurs corps après la sépulture ou après la mort. L'incrédule a souvent demandé : « Comment le corps de l'homme pourrait-il être rétabli, puisqu'il a pu être mangé par le cannibale, ou dévoré par les bêtes sauvages ? ». Notre simple réponse est que Dieu peut, s'il lui plaît, suivre la trace de chaque atome. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire, pour la résurrection, qu'il le fasse ; mais s'il le voulait ainsi, il pourrait ramener chaque atome de chaque corps qui ait jamais péri : quoique passé à travers la plus compliquée machinerie de la nature, et venu à s'entrelacer, dans son passage, avec les plantes et les bêtes, oui, et avec les corps d'autres hommes, Dieu l'a encore dans le champ de sa science pour savoir où se trouve chaque atome ; et il est au pouvoir de son Omnipotence d'appeler chaque atome hors de ses errances, de le rétablir dans sa sphère propre, et de rebâtir le corps dont il fut partie. Il est vrai que nous ne pourrions pas suivre la poussière qui, depuis longtemps, s'est réduite en poudre. Enseveli avec le plus exact soin, conservé avec la plus scrupuleuse révérence, des années s'écoulèrent, et le corps du monarque, qui avait longtemps dormi bien gardé et protégé, fut enfin atteint par la main insouciant. Le cercueil s'était décomposé, et le métal fut brisé pour sa propre valeur ; on découvrit une poignée de poussière, les derniers restes de celui qui fut le maître de nombreuses nations. Cette poussière, par une main sacrilège, fut jetée dans la nef de l'église, ou lancée dans le cimetière et emportée par les vents vers le champ voisin. Il était à jamais impossible de la préserver ; le plus grand soin fut déjoué ; et enfin le monarque se trouva au niveau de son esclave, « également ignorant et ignoré ». Mais Dieu sait où est allée chaque parcelle de cette poignée de poussière : il a inscrit dans son livre l'errance de chacun de ses atomes. La mort est si découverte à ses regards qu'il peut rassembler tout cela, os à son os, et les revêtir de la même chair qui les drapait aux jours d'autrefois, et les faire vivre de nouveau. La mort est ouverte devant le Seigneur.

Et de même que le corps, ainsi l'âme, lorsqu'elle est séparée du corps, est devant le Seigneur. Nous contemplons le visage de notre ami mourant, et soudain un mystérieux

changement passe sur sa personne. « Son âme s'est enfuie », disons-nous. Mais avon-nous la moindre idée de ce qu'est son âme ? Pouvons-nous former ne serait-ce qu'une conjecture sur ce que peut être l'envol de cette âme, et sur l'auguste présence dans laquelle elle est introduite lorsqu'elle est débarrassée de son enveloppe terrestre ? Est-il possible pour nous de deviner quel est cet état où des esprits sans corps, perpétuellement bienheureux, contemplent leur Dieu ? Il nous est possible d'embrasser quelque imagination de ce que sera le ciel, lorsque les corps et les âmes, réunis, se tiendront devant le trône de Dieu, jouissant de la béatitude la plus haute ; mais je pense assurément que nos conceptions, tant que nous sommes dans nos corps, sont si grossières qu'il est presque, sinon tout à fait, impossible à quiconque de se former la moindre idée quant à la condition des âmes, lorsqu'elles sont séparées du corps, entre l'heure de la mort et le temps de la résurrection.

« C'est tout ce que nous savons, et c'est tout ;  
Ils sont suprêmement bénis :  
Ils ont rompu avec le péché, les soucis et les malheurs,  
Et auprès de leur Sauveur ils reposent ».

Mais les meilleurs des saints ne peuvent rien nous dire de plus que cela. Ils sont bienheureux, et, au paradis, ils règnent avec leur Seigneur. Frères, ces choses sont connues de Dieu. L'état séparé des morts, le ciel des esprits désincarnés est sous le regard du Très-Haut, et, à cette heure même, s'il lui plaisait, il pourrait nous révéler la condition de tout homme qui est mort — soit qu'il ait monté vers les champs Élyséens pour habiter à jamais dans la lumière du visage de son Maître, soit qu'il ait été plongé en enfer, entraîné par des chaînes de fer, pour attendre, dans une morne détresse, l'issue du terrible jugement, lorsque « Retirez-vous, maudits » (Mt 25.41) devra être la réaffirmation d'une phrase jadis prononcée, et déjà en partie subie. Dieu connaît le sort distinct de l'esprit de chaque homme avant le grand jour du tribunal — avant que la dernière sentence ait été prononcée, la mort est à découvert devant le Seigneur.

2. Le mot suivant, « abîme », signifie l'enfer, ou le lieu des damnés. Cela aussi est ouvert devant le Seigneur. Où se trouve l'enfer et quelles sont ses misères, nous ne le savons pas ; si ce n'est « au moyen d'un miroir, d'une manière obscure » (1 Co 13.12), nous n'avons jamais vu les invisibles choses de l'horreur. Ce pays de terreur est une terre inconnue. Nous avons maintes raisons de remercier Dieu de ce qu'il l'a placé si loin des habitations des mortels vivants, que les douleurs, les gémissements, les cris perçants, les hurlements, ne se fassent point entendre ici, autrement la terre elle-même serait devenue un enfer, le prélude solennel et l'avant-goût d'un tourment inexprimable. Dieu a placé quelque part, aux confins de ses domaines, un lac de larmes qui brûle de feu et de soufre ; dans celui-là il précipita les anges rebelles, qui (bien que, par une permission, ils soient maintenant autorisés à parcourir la terre) portent un enfer dans leur sein, et doivent bientôt être liés de chaînes, réservés dans la noirceur et l'obscurité à jamais, eux qui n'ont pas gardé leur premier état, mais ont levé le bras de leur rébellion contre Dieu. Dans ce lieu, nous n'osons pas regarder. Peut-être ne serait-il pas possible à aucun homme de se faire une juste idée des tourments des perdus sans devenir aussitôt insensé. La raison chancellerait à une telle vue d'horreur. Un seul moment passé à écouter les cris perçants des esprits torturés pourrait à jamais nous précipiter dans les profondeurs du désespoir, et ne ferait de nous, tant que nous vivrions sur la

terre, que des êtres bons à être chargés de chaînes. Assurément, nous deviendrions des insensés délirants. Mais tandis que Dieu, dans sa miséricorde, nous a voilé toutes ces choses, elles lui sont toutes connues ; il les regarde ; oui, c'est son regard qui fait l'enfer tel qu'il est. Ses yeux, pleins de fureur, lancent les éclairs qui flétrissent ses ennemis ; ses lèvres, pleines d'effroyables tonnerres, font les tonnerres qui présentement épouvantent les méchants. S'ils pouvaient échapper à l'œil de Dieu, s'ils pouvaient écarter cette lugubre vision du visage de la Majesté irritée des cieux, alors l'enfer pourrait être éteint ; alors les roues d'Ixion s'arrêteraient ; alors Tantale, condamné, étancherait sa soif et mangerait jusqu'à complète satiété. Mais là, tandis qu'ils gisent dans leurs chaînes, ils regardent en haut, et ils voient sans cesse cette effrayante vision du Très-Haut : les mains terribles qui saisissent les foudres, les lèvres terribles qui profèrent les tonnerres, et les yeux redoutables qui jettent les flammes qui brûlent leurs âmes de douleurs plus profondes que le désespoir. Oui, l'enfer, si horrible qu'il soit, voilé de maints nuages et couvert d'obscurité, est nu devant la vision du Très-Haut.

Voici le grand fait énoncé — « Le séjour des morts et l'abîme sont devant l'Éternel ». Après cela, la déduction paraît aisée — « Combien plus les cœurs des fils de l'homme ! ».

## 2. Le grand fait déduit

Nous en venons maintenant au grand fait déduit

En abordant brièvement cette seconde partie, je traiterai le sujet ainsi : vous remarquez là un argument — « Combien plus les cœurs des fils de l'homme ! ». Je commencerai donc par demander pourquoi il s'ensuit que les cœurs des hommes sont vus de Dieu. Pourquoi — comment — quoi — quand — seront les quatre questions dans lesquelles nous diviserons ce que nous avons maintenant à dire.

1. Pourquoi est-il si évident que, si « Le séjour des morts et l'abîme sont devant l'Éternel », les cœurs des hommes doivent être très manifestes à ses yeux ?

Nous répondons : parce que les cœurs des hommes ne sont point d'une étendue comparable aux royaumes de la mort et du tourment. Qu'est donc le cœur de l'homme ? qu'est donc l'homme lui-même ? N'est-il pas, dans l'Écriture, comparé à une sauterelle ? Dieu ne déclare-t-il pas qu'il « enlève les îles comme un atome » (És 40.15) — des îles entières remplies d'hommes — « et que les nations, devant lui, ne sont que comme la goutte d'un seau » (És 40.15) ? Si donc l'œil omnivoyant de Dieu embrasse d'un seul regard les vastes régions de la mort — et vastes elles le sont, assez vastes pour épouvanter quiconque tenterait de les parcourir — si, dis-je, d'un seul regard Dieu voit la mort et voit l'enfer à travers, avec tous ses abîmes sans fond, avec toute l'illimitation de sa misère, assurément alors il est tout à fait capable de contempler toutes les actions de cette petite chose qu'on appelle le cœur de l'homme. Supposez un homme si sage qu'il puisse connaître les besoins d'une nation et se souvenir des sentiments de myriades d'hommes ; vous ne sauriez supposer qu'il lui soit difficile de connaître les actions de sa propre famille et de comprendre les émotions de sa propre maison. Si l'homme est capable d'étendre son bras sur une grande sphère et de dire : « Je suis le monarque de tout ceci », sûrement il

pourra dominer le moindre. Celui qui, dans sa sagesse, peut traverser des siècles ne dira point qu'il ignore l'histoire d'une année ; celui qui peut plonger dans les profondeurs de la science et comprendre l'histoire du monde entier depuis sa création, ne sera pas effrayé par quelque petite énigme qui survient sur le seuil de sa propre porte. Non ; le Dieu qui voit la mort et l'enfer voit nos cœurs, car ils sont de beaucoup moins d'étendue.

Réfléchissez encore qu'ils sont bien moins anciens aussi. La mort est un antique monarque ; il est le seul roi dont la dynastie demeure inébranlable. Depuis les jours d'Adam, il n'a jamais été supplanté par un autre, et son règne n'a jamais connu d'interrègne. Son sceptre d'ébène noire a balayé génération après génération ; sa faux a fauché les beaux champs de cette terre cent fois, et elle est aiguisée pour nous abattre ; et quand une autre moisson nous succédera, il est encore prêt à dévorer les multitudes et à balayer de nouveau la terre pour la rendre nette. Les régions de la mort sont d'antiques domaines ; ses piliers de granit noir sont anciens comme les collines éternelles. La mort fit sa proie sur la terre bien avant qu'Adam fût ici. Ces puissantes créatures qui faisaient écumer l'abîme par leur force, et faisaient frémir la terre de leurs piétinements — ces aînés des fils de la nature, ces puissantes créatures qui vécurent ici bien avant qu'Adam marchât en Éden — la mort en fit sa proie : tel un puissant chasseur, il perça de sa lance le grand lézard et l'abattit, et maintenant nous l'exhumons de son tombeau pierreux, et nous nous en émerveillons. Il est notre antique monarque ; mais, si ancien qu'il soit, toute sa monarchie est dans les annales de Dieu, et jusqu'à ce que la mort elle-même soit morte et engloutie dans la victoire, la mort sera à découvert devant le Seigneur. Que la mort est ancienne aussi — ancienne comme le premier péché. Ce jour où Satan tenta les anges et égara le tiers des étoiles du ciel, alors l'enfer fut creusé ; alors ce puits sans fond fut pour la première fois taillé dans les rocs solides de la vengeance, afin qu'il demeurât une merveilleuse chronique de ce que la colère de Dieu peut faire. Les feux de l'enfer ne sont pas des embrasements d'hier : ce sont des flammes antiques qui brûlaient bien avant que le Vésuve ne jetât sa lueur sinistre. Bien avant que les premières cendres calcinées ne tombassent sur la plaine des volcans rouges de la terre, les flammes de l'enfer brûlaient ; car « Depuis longtemps un bûcher est préparé, il est préparé pour le roi, il est profond, il est vaste ; son bûcher, c'est du feu et du bois en abondance ; le souffle de l'Éternel l'enflamme, comme un torrent de soufre » (És 30.33). Si donc les choses antiques, ces vétustés, la mort et l'enfer, ont été observées par Dieu, et si leur histoire entière lui est connue, combien plus connaîtra-t-il l'histoire de ces simples animalcules, de ces éphémères d'une heure que nous appelons des hommes ! Vous êtes ici aujourd'hui et demain disparus ; nés d'hier — l'heure prochaine verra notre tombe préparée, et une autre minute entendra « cendres à cendres, poussière à poussière », et le bruit de la motte tombant sur le couvercle du cercueil. Nous sommes des créatures d'un jour et nous ne savons rien. Nous sommes à peine ici ; nous ne faisons que vivre et mourir. « Parti ! » est la plus grande part de notre histoire. Nous avons à peine assez de temps pour raconter l'histoire qu'elle touche déjà à sa fin. Assurément donc, Dieu peut aisément comprendre l'histoire d'une bête, lui qui connaît l'histoire des monarchies de la mort et de l'enfer.

Telle en est la raison. Je n'ai point besoin d'alléguer d'autres arguments, quoiqu'il s'en puisse tirer du texte en abondance. « Combien plus les cœurs des fils de l'homme ! »

2. Mais maintenant, comment Dieu connaît-il le cœur ? Je veux dire : à quel degré et jusqu'à quel point comprend-il et connaît-il ce qui est dans l'homme ? Je réponds : l'Écriture sainte, en divers passages, nous en donne l'enseignement le plus précis. Dieu connaît si bien le cœur qu'il est dit qu'il le « sonde ». Nous comprenons tous l'image d'une perquisition. Il existe un mandat de perquisition contre un homme que l'on soupçonne de recéler chez lui un traître. L'agent descend dans la pièce du bas, ouvre la porte de chaque armoire, regarde dans chaque cabinet, se penche dans chaque recoin, prend la clef, descend à la cave, remue le charbon, dérange le bois, de peur que quelqu'un ne s'y cache. Il monte à l'étage : voici une vieille chambre qui n'a pas été ouverte depuis des années — on l'ouvre. Il y a un grand coffre : la serrure est forcée et on l'éventre. Le faite même de la maison est fouillé, de peur que sur les ardoises ou sur les tuiles quelqu'un ne soit dissimulé. Enfin, lorsque la perquisition est achevée, l'agent dit : « Il est impossible que personne soit ici, car des tuiles jusqu'aux fondations j'ai fouillé la maison de fond en comble ; je connais jusqu'aux araignées, car j'ai tout vu de la maison ». Or, c'est ainsi que Dieu connaît notre cœur. Il le sonde — il sonde chaque recoin, chaque angle, chaque fissure et chaque endroit secret ; et la figure employée par le Seigneur va plus loin encore. « Le souffle de l'homme est une lampe de l'Éternel ; il pénètre jusqu'au fond des entrailles » (Pr 20.27). Comme lorsque nous voulons retrouver quelque chose, nous prenons une lampe, nous regardons avec grand soin vers le sol, et nous soulevons la poussière. S'il s'agit d'une petite pièce d'argent que nous désirons retrouver, nous allumons une lampe, nous balayons la maison et nous cherchons avec soin jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée. Il en est ainsi de Dieu. « Je fouillerai Jérusalem avec des lampes » (So 1.12), et il met tout en plein jour. Point de perquisition incomplète, à la manière de Laban, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour chercher ses idoles. Elle les avait placées dans le bât du chameau, et s'était assise dessus ; mais Dieu regarde dans le bât du chameau, et dans tout le reste. « Quelqu'un se tiendra-t-il dans un lieu caché, sans que je le voie ? dit l'Éternel » (Jé 23.24). Son œil sonde le cœur, et pénètre dans chacune de ses parties.

Dans un autre passage, il nous est dit que Dieu éprouve les reins. C'est même davantage que sonder. L'orfèvre, quand il prend de l'or, le regarde et l'examine soigneusement. « Ah ! dit-il, je ne connais pas encore cet or : il faut que je l'éprouve ». Il le jette dans la fournaise ; là, des charbons sont entassés sur lui, et il se fond et se liquéfie jusqu'à ce qu'il sache ce qu'il y a de scories, et ce qu'il y a d'or. Or, Dieu connaît au carat près combien il y a en nous d'or pur, et combien de scories. On ne le trompe point. Il a mis nos cœurs dans la fournaise de son Omniscience ; la fournaise — sa science — nous éprouve aussi complètement que le creuset de l'orfèvre éprouve l'or — combien il y a d'hypocrisie, combien de vérité — combien de simulacre, combien de réel — combien d'ignorance, combien de connaissance — combien de dévotion, combien de blasphème — combien de soin, combien de négligence. Dieu connaît les ingrédients du cœur ; il réduit l'âme à ses métaux primitifs ; il la divise en ses éléments — tant de quartz, tant d'or, tant de fumier, de scories, de bois, de foin, de chaume, tant d'or, d'argent et de pierres précieuses. « Moi, l'Éternel, j'éprouve le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres » (Jé 17.10).

Voici une autre description de la science que Dieu a du cœur. En un endroit de l'Écriture Sainte — (il sera bon que vous chargiez vos enfants de rechercher ces passages à la

maison) — Dieu est dit « peser » le cœur. Or, vous savez que le mot latin *ponder* signifie *poids*. Le Seigneur pèse le cœur. Le vieux maître Quarles a une estampe représentant un grand personnage plaçant un cœur dans un des plateaux, puis mettant la loi, la Bible, dans l'autre plateau, pour le peser. C'est là ce que Dieu fait des cœurs des hommes. Ils sont souvent de grandes choses enflées, bouffies, gonflées, et l'on dit : « Quel homme au grand cœur ! ». Mais Dieu ne juge ni d'après l'apparence d'un grand cœur ni d'après l'apparence extérieure d'un bon cœur ; il le place dans la balance et il le pèse — il met sa propre Parole dans un plateau et le cœur dans l'autre. Il en connaît le poids exact — il sait si nous avons la grâce dans le cœur, qui nous donne bon poids, ou seulement la prétention dans le cœur, qui nous fait être poids léger quand on nous met dans la balance. Il sonde le cœur de toutes manières, il le met au feu, puis il le jette dans les balances. Oh ! Dieu ne pourrait-il pas dire de plusieurs d'entre vous : « J'ai sondé ton cœur, et j'y ai trouvé la vanité ? On vous appellera argent réprouvé ; car Dieu vous a mis dans la fournaise et vous a rejetés ». Et il pourrait conclure son verdict en disant : « Mené, Mené, Tékel — tu as été pesé dans la balance et trouvé léger » (Da 5.25–27). Voilà donc la réponse à la question : Comment ?

3. La question suivante était : Quoi ? Qu'est-ce que Dieu voit dans le cœur de l'homme ? Dieu voit dans le cœur de l'homme bien plus que nous ne pensons, et il a vu dans nos cœurs la convoitise, le blasphème, le meurtre, l'adultère, la malice et la colère, et toute absence de charité. Le cœur ne peut jamais être peint trop noir, à moins que vous ne l'enduisiez de quelque chose de plus noir que le diable lui-même. Il est aussi vil qu'il peut l'être. Vous n'avez jamais commis de meurtre, mais vous avez pourtant eu le meurtre dans votre cœur ; vous n'avez peut-être jamais souillé vos mains par les convoitises et les souillures de l'impureté, mais cela se trouve néanmoins dans le cœur. N'avez-vous jamais imaginé une chose mauvaise ? Votre âme ne s'est-elle jamais, ne fût-ce qu'un instant, éprise d'un plaisir auquel vous étiez trop chaste pour vous livrer, mais que, pour un moment, vous avez au moins contemplé avec quelque complaisance et quelque délice ? L'imagination n'a-t-elle pas souvent figuré, même au moine solitaire dans sa cellule, un vice plus grand que tout ce dont les hommes de la vie publique ont jamais rêvé ? Et le théologien dans son cabinet n'est-il pas lui-même conscient que des blasphèmes, des meurtres et des convoitises de l'espèce la plus vile peuvent trouver un asile tout prêt jusque dans le cœur qu'il espère consacré à Dieu ? Ô, bien-aimés, c'est un spectacle qu'aucun œil humain ne pourrait supporter : la vue d'un cœur vraiment mis à nu devant notre propre inspection nous ferait presque sombrer dans la folie ; mais Dieu voit le cœur dans toute sa sensualité bestiale, dans tous ses égarements et ses rébellions, dans tout son esprit altier et son orgueil ; Dieu l'a sondé et le connaît entièrement.

Dieu voit toutes les imaginations du cœur, et ce qu'elles sont, n'ayons pas la présomption de le dire. Ô enfants de Dieu, elles vous ont fait crier et gémir bien des fois ; et quoique le mondain n'en gémissé point, il les possède néanmoins. Oh ! quelle infecte porcherie d'imaginéons stygiennes que le cœur ; il est tout plein de tout ce qu'il y a d'hideux, lorsqu'une fois il se met à danser et à faire carnaval et débauche à propos du péché. Mais Dieu voit les imaginéons du cœur.

Encore, Dieu voit les desseins du cœur. Toi peut-être, ô pécheur, tu as résolu de maudire Dieu ; tu ne l'as point fait, mais tu as l'intention de le faire. Il connaît tes desseins — il

les lit tous. Il se peut qu'il ne te soit pas permis de te livrer aux excès de débauche où tu te proposes d'aller ; mais ton projet même est en ce moment soumis à l'inspection du Très-Haut. Il n'est jamais un dessein, forgé dans les fournaies du cœur, avant d'être battu sur l'enclume de la résolution, qui ne soit connu, vu et noté par Jéhovah, notre Dieu.

Il connaît, ensuite, les résolutions du cœur. Il sait, ô pécheur, combien de fois tu as résolu de te repentir, tu as pris et repris des résolutions, puis tu as continué tout de même. Il sait, ô toi qui as été malade, comment tu résolu de chercher Dieu, mais comment tu méprisas ta propre résolution lorsque le retour de la santé t'eut mis hors du danger passager. Tes résolutions ont été consignées au ciel, et tes promesses rompues, et tes vœux méprisés, seront tirés au grand jour, en leur ordre, comme des témoins à charge, prompts à ta condamnation. Toutes ces choses sont connues de Dieu. Nous avons souvent eu des preuves très claires de la connaissance que Dieu a de ce qui est dans le cœur de l'homme, même dans l'exercice du ministère. Il y a quelques mois, tandis que je me tenais ici prêchant, je désignai délibérément un homme au milieu de la foule, et je prononçai ces paroles — « Il y a là un homme assis qui est cordonnier, qui tient sa boutique ouverte le dimanche, qui avait son échoppe ouverte le dernier matin du sabbat, a encaissé neuf pence, et il y eut quatre pence de profit. Son âme est vendue à Satan pour quatre pence ». Un missionnaire de la Cité, en parcourant le West End de la ville, rencontra un pauvre homme, auquel il posa cette question : « Connaissez-vous M. Spurgeon ? ». Il le trouva en train de lire un sermon. « Oui, dit-il, j'ai toutes raisons de le connaître ; je suis allé l'entendre, et, sous la grâce de Dieu, je suis devenu un homme nouveau. — Mais, dit-il, vous dirai-je comment cela arriva ? J'allai au Music Hall et pris place au milieu de la salle, et l'homme me regarda comme s'il me connaissait, et il dit délibérément à l'assemblée que j'étais cordonnier, et que je vendais des chaussures un dimanche ; et c'était vrai, monsieur. Mais, monsieur, je ne m'en serais pas formalisé ; mais il a dit que j'avais fait neuf pence le dimanche précédent, et qu'il y avait quatre pence de bénéfice ; et en effet j'avais fait neuf pence, et quatre pence était précisément le bénéfice, et comment il a pu le savoir, je suis bien certain de ne pouvoir l'expliquer. Il me sembla que c'était Dieu qui avait parlé à mon âme par son moyen ; et j'ai fermé ma boutique le dernier dimanche, et j'ai craint de l'ouvrir et d'y aller, de peur qu'il ne parle encore de moi ». Je pourrais raconter une douzaine d'histoires authentiques de cas advenus dans cette salle, où j'ai délibérément désigné quelqu'un sans avoir la moindre connaissance de la personne, ni n'ayant en aucune manière le moindre soupçon ou la moindre idée que ce que je disais fût exact, sinon que je croyais être mû à cela par l'Esprit ; et si saisissante fut la description que les personnes s'en sont allées en disant : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : il a été envoyé de Dieu à mon âme, sans l'ombre d'un doute, autrement il n'aurait pu peindre mon cas avec une telle clarté » (Jn 4.29).

Et non seulement cela, mais nous avons connu des cas où les pensées des hommes ont été révélées depuis la chaire. J'ai parfois vu des personnes se donner des coups de coude parce qu'elles avaient reçu un trait bien acéré, et je les ai entendues dire en sortant : « C'est précisément ce que je t'ai dit en entrant par la porte ». « Ah ! » dit l'autre, « je pensais exactement à la chose qu'il a dite, et il m'en a parlé ». Or, si Dieu prouve ainsi sa propre Omniscience en aidant son pauvre serviteur ignorant à énoncer la chose

même pensée et faite, alors qu'il ne la savait point, il faut tenir pour démontré d'une manière décisive que Dieu connaît tout ce qui est secret, puisque nous voyons qu'il le révèle aux hommes et les rend capables de le dire aux autres. Oh! vous aurez beau vous efforcer autant que vous le pourrez de cacher vos fautes à Dieu, il ne fait aucun doute qu'il vous mettra à découvert. Il vous découvre en ce jour. Sa Parole « juge les sentiments et les pensées du coeur » (Hé 4.12), et elle est « pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles » (Hé 4.12); et, en ce dernier jour où le livre sera ouvert et où il donnera à chaque homme sa sentence, alors il sera vu combien exacte, combien soigneuse, combien précieuse, combien personnelle était la connaissance de Dieu du coeur de chaque homme qu'il avait fait.

4. Et maintenant, la dernière question : Quand? Quand Dieu nous voit-il? La réponse est qu'il nous voit partout et en tout lieu. Ô homme insensé, qui pense te cacher du Très-Haut! C'est la nuit! nul œil humain ne te voit; le rideau est tiré et te voilà caché. Là, ses yeux se penchent sur toi à travers l'obscurité. C'est un pays lointain; nul ne te connaît; parents et amis sont laissés derrière, les entraves sont rejetées. Il est près de toi un Père qui te regarde à cette heure même. C'est un lieu solitaire, et si l'acte s'accomplit, nulle langue ne le dira. Il est au ciel une langue qui le dira; oui, la poutre hors du mur et les pierres des champs se dresseront comme témoins contre toi. Peux-tu te cacher quelque part où Dieu ne te découvrirait point? Tout ce monde n'est-il pas comme une ruche de verre où l'on met nos abeilles? et Dieu ne se tient-il pas là, voyant tous nos mouvements, quand nous pensons être cachés? Ah! ce n'est qu'une cachette de verre. Il regarde du ciel, et à travers les murs de pierre et les rochers; oui, jusqu'au centre même son œil pénètre, et dans les ténèbres les plus épaisses il contemple nos œuvres.

Venez donc, permettez que je fasse une application personnelle de la question, et j'en aurai fini. Si cela est vrai, hypocrite, quel insensé tu es! Si Dieu peut lire le cœur, ô homme, quelle triste, triste chose doit être ta belle prétention! Ah! ah! ah! quel changement surviendra pour quelques-uns d'entre vous! Ce monde est un bal masqué, et vous, beaucoup parmi vous, portez le masque de la religion. Vous dansez vos folles heures, et les hommes vous prennent pour les saints de Dieu. Que changés vous serez, quand, au seuil de l'éternité, il vous faudra laisser tomber la visière, et proclamer les comédies au milieu desquelles vous avez vécu! Combien vous rougirez lorsque le fard sera lavé de votre joue — quand vous vous tiendrez devant Dieu nus, à votre propre honte, hypocrites, impurs, malades, naguère recouverts des colifichets et des supercheries d'un formalisme feint en religion, mais vous tenant maintenant là, vils, abjects et hideux! Il est bien des hommes qui portent en eux un cancer qu'on tomberait malade de voir. Oh! comment paraîtront les hypocrites lorsque leurs cœurs cancéreux seront mis à nu! Diacre! comme tu trembleras lorsque ton vieux cœur sera déchiré et tes viles prétentions arrachées! Ministre! combien noir tu paraîtras lorsque ton surplis sera ôté, et que tes grandes prétentions seront jetées aux chiens! Comme vous tremblerez! Il n'y aura plus alors à faire des sermons aux autres. C'est à vous qu'on prêchera, et le sermon sera sur ce texte : « Retirez-vous de moi, maudits » (Mt 25.41). Ô frères, par-dessus tout, fuyez l'hypocrisie. Si vous avez résolu d'être damnés, prenez-en votre parti, et soyez damnés comme des hommes honnêtes; mais ne prétendez pas, je vous en conjure, aller au ciel tandis que, tout le temps, vous descendez en enfer. Si vous avez résolu de

faire pour toujours votre demeure dans les tourments, alors servez le diable et n'en ayez point honte ; affichez-le ouvertement, et que le monde sache ce que vous êtes. Mais, oh ! ne revêtez jamais le manteau de la religion. Je vous en supplie, n'ajoutez pas à votre misère éternelle celle d'être un loup revêtu d'une peau de brebis. Montrez le pied fourchu ; ne le cachez pas. Si vous voulez aller en enfer, dites-le. « Si l'Éternel est Dieu, allez après lui ! Si c'est Baal, allez après lui ! » (1 R 18.21). Ne servez pas Baal pour ensuite prétendre servir Dieu.

Une autre conclusion pratique. Si Dieu voit et sait tout, combien cela devrait vous faire trembler — vous qui avez vécu dans le péché pendant de longues années ! J'ai connu un homme qui fut une fois empêché de commettre un acte de péché par la seule présence d'un chat dans la chambre. Il ne pouvait supporter que les yeux de cette pauvre créature le vissent. Oh ! voudrais-je que vous pussiez porter partout avec vous le souvenir de ces yeux qui sont toujours sur vous. Blasphémateur ! pourrais-tu blasphémer si tu voyais l'œil de Dieu posé sur toi ? Voleur ! ivrogne ! prostituée ! pourriez-vous vous livrer à vos péchés si vous voyiez ses yeux sur vous ? Oh ! il me semble qu'ils vous épouvanteraient et vous enjoindraient de vous arrêter avant que, sous le regard même de Dieu, vous ne vous rebelliez contre sa loi. On raconte, touchant la guerre d'Amérique, que l'un des prisonniers faits par les Américains fut soumis à un supplice du genre le plus raffiné. Il dit : « On me plaça dans un cachot étroit ; on pourvut commodément à tous mes besoins ; mais il y avait dans le mur une fente ronde, et, par cette ouverture, nuit et jour, un soldat me regardait toujours ». Il dit encore : « Je ne pouvais me reposer, je ne pouvais ni manger ni boire, ni faire quoi que ce soit avec tranquillité, parce qu'il y avait toujours cet œil — un œil qui ne semblait jamais se détourner ni se fermer — toujours me suivant dans cette petite cellule. Rien ne lui était jamais caché ». Appliquez maintenant cette image à vous-mêmes. Rappelez-vous que telle est votre position ; vous êtes enfermés dans les étroites murailles du temps : quand vous mangez et quand vous buvez, quand vous vous levez et quand vous vous couchez ; quand vous marchez dans les rues, ou quand vous êtes assis chez vous, cet œil est toujours fixé sur vous. Rentrez maintenant chez vous et péchez contre Dieu, si vous l'osez ; rentrez maintenant et brisez ses lois en face et méprisez-le, et tenez-le pour rien ! Précipitez-vous vers votre propre destruction ; brisez-vous contre le bouclier de l'Éternel, et périssez sur son propre glaive ! Non, plutôt : « Revenez, revenez » (Éz 33.11). Revenez, vous qui avez suivi les voies du péché, revenez à Christ et vivez ; et alors la même Omniscience, qui est maintenant votre effroi, sera votre délice. Pécheur ! si maintenant tu pries, il te voit ; si maintenant tu pleures, il te voit. « Comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion ; il courut se jeter à son cou et le baisa » (Lu 15.20). Il en sera ainsi pour toi, si maintenant tu te tournes vers Dieu et crois en son Fils Jésus-Christ.